

UN ÉTÉ CHEZ MON GRAND-PÈRE

Nancy Côté



Un été chez mon grand-père

Roman

Nancy Côté

Centre FORA

Page couverture : Georges Bernard Tremblay

Édition : Centre FORA

Le Centre FORA remercie Multiculturalisme et Citoyenneté Canada, le Secrétariat national à l'alphabétisation et le ministère de l'Éducation et de la Formation de l'Ontario. Sans leur soutien financier, cette production n'aurait pas vu le jour.

© Centre FORA

C.P. 56 Hanmer STN MAIN Hanmer ON P3P 1S9

Tél. : 705-524-3672 ou 1-888-814-4422

Télééc. : 705-524-8535

Courriel : info@centrefora.on.ca

Site Web : www.centrefora.com

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire en tout ou en partie le présent ouvrage, par quelque procédé que ce soit.

Deuxième réimpression, 2020

ISBN 1-895338-48-1

Dépôt légal — troisième trimestre 1993

Bibliothèque nationale du Canada

Remerciements

CAP-NORD remercie le Centre FORA de son appui financier et de toutes les heures consacrées à la révision et à l'édition de cette collection.

CHAPITRE



*Quand on aime quelqu'un
Et qu'il nous aime aussi
On le tient pour acquis.
Un jour, il est parti.
Quelqu'un l'amène au loin.
Maintenant, il ne peut plus entendre
Les mots qu'on aurait voulu lui dire...*

Ces paroles me reviennent toujours à l'esprit quand je vois un coucher de soleil, un petit pigeon, un champ de maïs. Toutes ces choses, je les ai apprises grâce à lui. Vous

vous demandez sûrement de qui je parle?
Laissez-moi retourner quelques années en
arrière et vous parler de ce qui s'est passé
cet été-là...

* * * *

J'ai quinze ans; l'été approche et j'ai
envie d'aller le passer au Camp Dor-Ami.
Je sais que mes amis, Mickey et Éric,
y vont. Un peu hésitant, j'en ai donc parlé
au souper ce soir-là.

— Maman? Papa? leur ai-je dit.

— Oui, Geoffroy.

Un sentiment de frustration m'envahit
chaque fois que ma mère m'appelle par mon
nom. Vous savez, mon nom Geoffroy, je
l'avais en horreur. Il me paraît être un nom
d'arrière-grand-père! Donc, tout le monde
m'appelle Jeff, ce qui me plaît beaucoup
plus. Tout le monde, sauf ma mère.

— Maman, mon nom c'est Jeff! je lui réponds.

— Si j'avais voulu t'appeler Jeff, je l'aurais fait à ta naissance. Tu veux nous parler de quelque chose?

Pas la peine de s'énerver, elle ne change jamais d'idée là-dessus. J'ai donc dit à mon père :

— J'ai pensé à ce que je veux faire cet été. Comme Mickey et Éric vont au Camp Dor-Ami, j'ai pensé que peut-être...

— Que peut-être nous pourrions t'y envoyer? coupe mon père. Je peux te donner une réponse tout de suite. C'est non!

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de «oui, mais». Cet été, nous n'avons pas du tout l'argent pour t'envoyer dans ces camps privés. Il nous

faut absolument faire des réparations à la maison. Peut-être une autre année, explique-t-il.

— Mais Charles, nous pouvons au moins trouver un endroit où Geoffroy peut aller passer une partie de l'été, chez un ami ou un parent, plaide ma mère à ma grande satisfaction.

— Merci maman, je pense que j'aimerais ça. Ce serait moins embêtant que de passer l'été tout seul ici.

— Bien, pensez-y. Si ça ne coûte pas trop cher, tu pourras y aller, déclare mon père.

— Je vais te trouver une place où tu seras vraiment bien et chez qui j'ai entièrement confiance, dit-elle en ayant quelqu'un en tête.

Quelques jours passent et des plans s'échafaudent dans ma tête. Je me vois chez une tante éloignée en Floride ou un cousin de mon père à l'Île-du-Prince-Édouard. Mais la réalité est tout autre. Ce

jour-là, ma mère m'indique ma destination pour l'été.

— Geoffroy, tu vas aller passer un mois chez ton grand-père Davidson en Alberta, m'annonce-t-elle fièrement.

— Quoi? Je ne le connais même pas, et il doit être presque centenaire! je réplique, effaré.

— Mon père n'est certainement pas centenaire. Il n'a que soixante-huit ans et il travaille encore sur sa propriété. Je lui ai téléphoné, et il t'attend le trente juin. Ton père a tout préparé pour que tu te rendes là-bas. Alors, ce n'est pas le temps de reculer. En fait, je suis sûre que tu vas t'amuser.

— Je ne vais pas m'amuser du tout parce que je n'irai pas, lui dis-je.

Je retourne dans ma chambre. Plus tard dans la soirée, mon père vient m'y retrouver.

— Écoute Jeff, tu ne connais pas beaucoup ton grand-père, c'est vrai. La dernière fois que tu l'as vu, tu avais à peine huit ans. Mais je pense que ce serait une bonne occasion d'apprendre à mieux le connaître. Je suis sûr que tu vas beaucoup l'aimer. D'autant plus qu'il a le même prénom que toi. Et puis, ce n'est que pour un mois.

— O.K. Je vais y aller; mais tu sais, je pense que je vais m'ennuyer à mourir.

Et je le pensais vraiment.

Il reste trois semaines avant mon départ. Je mets Mickey et Éric au courant de mes «vacances».

— Ah! Tu vas être avec ton grand-père pour un mois? Tu ferais mieux d'apporter de la lecture, me dit Mickey en me taquinant.

— J'espère que tu vas être proche de la ville et que tu vas pouvoir sortir de ta prison de temps en temps, renchérit Éric en riant.

Tous les deux pouffent d'un rire sarcastique.

— Si c'est tout l'encouragement que vous pouvez me donner, merci.

Je suis parti en les laissant tous les deux ébahis.

J'avais vraiment besoin d'encouragements. Aller passer un mois chez une personne âgée que je ne connaissais presque pas, ça n'allait pas être rose!

Mais j'irai! Il ne me reste que quelques jours de «liberté». J'en profite pour faire les choses que je ne ferai pas pendant un mois : faire de la bicyclette, jouer au baseball avec les copains, aller dans les arcades, me promener dans les centres commerciaux.

CHAPITRE



Malheureusement, le jour du départ arrive trop vite. Mes parents m'accompagnent à l'aéroport et me donnent leurs conseils de dernière minute.

— Surtout, ne fatigue pas ton grand-père. Ne sors pas dehors les jours de pluie sans t'habiller convenablement. Donne cette enveloppe à ton grand-père. Elle contient une lettre pour lui et de l'argent de poche qu'il te donnera chaque semaine, m'avertit ma mère.

— Maman, je ne suis plus un enfant. Tu ne me fais pas confiance? Je m'oppose.

— Nous avons peur que tu dépenses tout, dit mon père, et que cela obligera ton grand-père à défrayer tes dépenses. Bon, tu vas être en retard et on appelle justement ton avion. Prends l'enveloppe et n'oublie pas les conseils de ta mère.

Il me serre l'épaule d'un geste hésitant, tandis que ma mère me serre dans ses bras avec effusion.

— Ton grand-père t'attend là-bas. Je lui ai envoyé une photographie récente de toi. Il te reconnaîtra, m'assure ma mère.

— Je vais être bien, dis-je avec peu d'assurance. Je vais revenir sain et sauf, ne vous inquiétez surtout pas pour moi.

J'avance vers la rampe d'embarquement que l'interphone indique encore. Je donne mon billet à l'hôtesse qui me

sourit. Une autre m'indique ma place en classe économique et m'offre un jus.

— Raisin, s'il vous plaît.

Je sirote mon verre et regarde la revue de sport que j'avais apportée pour la durée du vol. À l'arrivée, je ramasse ma valise sans me presser. J'éprouve un sentiment d'appréhension face au mois que je vais passer ici. Je me demande comment sera mon grand-père.

— Bonjour Jeff, je suis content que tu sois arrivé, me dit un homme âgé.

Mon grand-père! Pendant que j'étais dans la lune, il est arrivé devant moi.

— Bonjour, grand-père. Mais vous m'avez appelé Jeff!

Je suis surpris qu'il ne m'appelle pas Geoffroy, puisque c'est aussi son nom.

— Bah! Geoffroy, c'est un nom de vieilles personnes comme moi. Toi, tu es jeune, enfin pas si jeune que ça! me répond-il.

Pour la première fois depuis des semaines, je regarde ce mois avec un peu plus d'enthousiasme. Il a l'air sympathique, mon grand-père.

— Bon, viens. Le camion n'est pas très loin, dit-il.

Nous sortons de l'aéroport.

— Tu dois bien avoir quinze ou seize ans maintenant? me demande-t-il, tandis que nous nous dirigeons vers le stationnement.

— Quinze.

— Moi, j'en ai soixante-huit. Je te remercie d'être venu, car je m'ennuie un peu. D'autant plus que ma chatte vient de mourir.

— Oh! je suis désolé. Ça doit vous faire de la peine.

— Je suis habitué de voir mourir des animaux, mais ça fait toujours de la peine. Tu sais, c'est le cycle de la vie. On naît, on vit, on meurt. Ce qui compte, c'est la qualité de vie qu'on a eue. Meesha, la chatte, était très âgée. Sa vie était finie, mais elle a eu une très belle vie.

Nous sommes arrivés devant son camion.

— Wow! un vieux Ford! je m'exclame.

C'est en effet un vieux modèle de camion Ford noir garni de chrome. Je monte dans le camion du côté passager, aux côtés de mon grand-père.

— Oui, j'ai un très beau camion que j'aime beaucoup. Ça fait trente-cinq ans que je l'ai. Il ronronne encore comme un chaton, me dit-il fièrement.

Nous sommes partis en direction de la demeure de mon grand-père. En route, je me rappelle de l'enveloppe que ma mère m'a donnée. Je la sors et je la lui tends.

— Tenez, grand-père, maman m'a donné cette enveloppe pour vous, lui dis-je.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans? me demande-t-il.

— Une lettre pour vous et de l'argent de poche à me remettre chaque semaine.

— Bien, je vais prendre la lettre, mais tu peux garder l'argent.

— Pourquoi?

— Tu es assez grand pour gérer ton argent; il s'agit d'apprendre.

Décidément, je le trouve de plus en plus sympathique.

CHAPITRE



Nous arrivons chez lui quelques minutes plus tard. Il s'arrête au début de la longue allée qui conduit à sa maison. Il ouvre sa portière et me fait signe de venir m'asseoir à la place du conducteur.

— Moi? Pourquoi?

— Tu vas conduire le camion jusqu'à la maison. Ce n'est pas long. Tu vas avoir bientôt seize ans. Il te faut donc un peu de pratique! me répond-il amusé.

Le goût de l'aventure prend le dessus sur la peur. Je saute du côté du conducteur tandis que mon grand-père s'assoit de l'autre côté.

— Comment est-ce que ça marche? je lui demande tout excité.

— Le D est pour avancer, le R pour reculer. Tu mets ton pied sur le frein — la pédale de gauche. Tu te mets en marche avant, tu relâches la pédale et tu appuies sur l'autre tranquillement, m'explique-t-il.

Je fais tout ce qu'il me dit, et nous avançons lentement jusqu'à la maison.

— Très bien, Jeff. Tu conduis bien pour la première fois, me dit sincèrement mon grand-père.

— C'est grâce à vous. Merci de m'avoir montré comment conduire.

— Il n'y a qu'une petite chose, Jeff. Tu peux me tutoyer, j'en serais très content.

— O.K. grand-père, je vais essayer.

— Bien. Regarde le beau coucher de soleil! s'exclame-t-il en pointant l'horizon.

— Wow, c'est plein de couleurs!

— Sais-tu pourquoi il y a tant de couleurs?

Ne m'étant jamais arrêté pour y penser, je lui réponds que je n'en sais rien.

— Si nous n'avions pas de poussière, nous ne pourrions pas avoir toutes ces couleurs. La poussière qu'il y a dans l'atmosphère reflète les rayons du soleil. Ces rayons sont de toutes sortes de couleurs.

— Hé, grand-père, tu en connais des choses!

— Bien, quand on vit à la campagne, on apprend beaucoup de choses sur les animaux et la nature, me répond-il.

Puis, nous entrons dans la maison. Comme je n'avais pas soupé, grand-père me fait de bonnes crêpes. Je découvre au fil des jours qu'il est très bon cuisinier.

— Demain, je vais à la pêche. Tu n'es pas obligé de venir; fais comme tu veux. Moi, à ton âge, je n'aimais pas attendre que les poissons mordent.

C'est vrai que je n'aimais pas trop la pêche, mais j'étais sûr de ne pas m'ennuyer avec lui. J'accepte donc.

— Bon, alors, nous partirons vers six heures demain matin.

Il me montre la chambre où j'allais dormir, et je me mets à penser. Plus j'y songeais, plus j'étais sûr de passer un

beau mois ici. Ce soir-là, je me suis endormi avec le sourire aux lèvres.

Quand je me suis levé le lendemain, mon grand-père avait déjà tout préparé. Il ne nous restait qu'à monter en voiture et à prendre la route.

Le chemin n'a pas été très long. Nous sommes arrivés à une petite baie.

— La baie des Grenouilles, me dit-il. On l'appelle ainsi à cause du chant qu'on y entend au début de la nuit.

Nous mettons nos appâts aux hameçons et lançons nos lignes à l'eau. Vers huit heures, après avoir beaucoup parlé, nous faisons une pause pour prendre un délicieux déjeuner bien chaud. Après le déjeuner, nous recommençons à pêcher, et je prends deux poissons. Ils ne sont pas bien gros, mais assez pour ne pas les rejeter à l'eau. Je commence à taquiner

grand-père lorsque sa pêche devient fructueuse. Dans le temps de le dire, il en prend trois autres aussi gros que les miens. Un est énorme, du moins à mon point de vue.

Nous retournons à la maison tard dans l'après-midi. Grand-père apprête d'une excellente manière les poissons que nous avons pris au cours de la journée. Je ne regrette pas d'être allé à la pêche avec lui.

CHAPITRE



4

Les jours suivants, nous avons fait toutes sortes d'activités. Nous sommes allés à la ville, dans des centres commerciaux et à des compétitions de rodéo. C'est là que j'ai appris que mon grand-père avait déjà participé à des compétitions de ce genre. Il est même allé rencontrer un des juges après le spectacle de clôture.

— Mon vieil ami, toujours aussi fringant?
s'exclame-t-il en voyant grand-père.

— Comme tu le vois, Jed. Je te présente mon petit-fils, Jeff.

— Ça te tente de venir faire un tour de cheval, mon gars? me demande Jed.

— Hé! je ne veux pas faire de rodéo! je refuse en vitesse.

Les deux hommes se regardent et partent à rire.

— Non, ces chevaux-là, je ne les laisse qu'à des hommes comme ton grand-père. Non, je t'offre une belle jument bien douce et bien docile, me répond Jed, encore en train de rire.

— Je pense que j'aimerais essayer.

— Très bien mon gars, on va seller Celebrity pour toi.

— Celebrity? dis-je avec étonnement.

— Elle m'a rendu célèbre et m'a fait gagner beaucoup de trophées. Si je n'avais pas eu un aussi bon cheval, je n'aurais pas pu gagner, dit Jed.

Il part chercher Celebrity.

— Jeff, tu vas monter un des meilleurs chevaux dans le pays, m'apprend grand-père.

J'en étais étonné, mais j'avais très hâte de voir ce cheval. Quand j'aperçois Jed qui revient avec Celebrity, je reste ébahi en voyant cette belle jument baie. Elle me regarde avec ses gros yeux d'un brun foncé qui ont l'air de me dire : «Ne t'inquiète pas, ça va bien aller!»

Jed me montre comment manier les brides et monter en selle. Avant de réussir, je me reprends quelques fois à monter Celebrity. Jed la fait marcher et trotter. Après m'avoir demandé si tout va bien, il

la fait galoper. Le vent dans la figure, je ressens une intense sensation de liberté. Je voudrais continuer encore très longtemps à galoper avec Celebrity. Malheureusement, Jed arrête ma monture. La promenade est finie. Je remercie chaleureusement Jed pour cette balade, et nous partons en direction de la maison. Ce soir-là, je m'endors en repensant à ma journée. Croyez-moi, j'ai très bien dormi.

CHAPITRE



5

Les jours passent très vite. Je vois arriver la fin de mon séjour un peu trop vite. J'ai vraiment envie de rester avec grand-père plus longtemps. J'appelle donc mes parents pour leur demander un peu plus de temps.

— Combien d'argent as-tu besoin? me demande mon père.

— Il me reste encore la moitié de ce que vous m'avez donné avant de partir, je lui répons.

— Quoi? s'exclame-t-il. Qu'est-ce qui t'est arrivé là-bas? Tu es devenu sage? Bien, si tu veux un peu de temps, je te donne encore deux semaines. J'espère que tu vas bien t'amuser.

En effet, j'ai du très bon temps avec grand-père. J'apprends beaucoup en sa présence. Il a un champ de maïs en arrière de la maison. Puisqu'il n'a presque plus d'animaux, un de ses voisins loue le champ et fait la moisson. Un jour, tandis que nous étions aux champs, grand-père m'apprend une chose que j'ignorais.

— Sais-tu, Jeff, que le maïs a été appelé la «graine qui a bâti un hémisphère»? me dit-il.

— Pourquoi?

— Quand Christophe Colomb est arrivé en Amérique centrale, les différents peuples étaient très civilisés, car ils connaissaient la technique qui donnait d'abondantes récoltes de maïs. Ils pouvaient se consacrer aux arts

et à la construction tandis que leurs champs poussaient. Ils n'avaient pas besoin de s'en occuper, m'explique-t-il lentement.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que tu ne sais pas? lui ai-je demandé, surpris.

— Jeff, dans la vie, on apprend du nouveau tous les jours.

Cette journée-là, nous avons aidé les voisins à engranger le maïs. Je me suis couché très tôt ce soir-là, car je ne suis pas habitué à travailler aussi fort.

CHAPITRE



6

Durant ce temps, je remarque que quelque chose ne tourne pas rond. Un soir, tout de suite après le souper, grand-père me dit qu'il allait s'étendre un peu parce qu'il était très fatigué. Un peu plus tard, je suis allé me coucher. Je l'ai entendu se promener en bas une bonne partie de la nuit. Ce soir-là, je n'y ai pas prêté attention. Maintenant que j'y pense, c'était un signal d'alarme que j'aurais dû prendre au sérieux.

Mon grand-père possédait sur son domaine un pigeonnier abritant une trentaine de pigeons multicolores. Durant la dernière semaine de mon séjour, j'ai vu la naissance de quelques petits pigeonneaux. Là encore, mon grand-père m'a appris beaucoup au sujet des pigeons.

— Tu sais, les pigeons sont monogames. Ils n'ont qu'une partenaire. Le pigeon mâle aide la femelle à bâtir le nid et à couvrir les œufs. Ils diffèrent aussi de tous les autres oiseaux par leur façon distincte de nourrir leur nichée avec ce qu'on appelle «le lait de pigeon». C'est une substance d'apparence caillée produite dans leur jabot. Un jabot est une poche formée par un renflement de l'œsophage, m'explique-t-il un jour en allant voir les pigeons.

— Est-ce que tu as appris ces choses en regardant les pigeons? lui ai-je demandé, étonné de sa grande connaissance.

— L'expérience y est pour quelque chose.

J'en ai appris beaucoup dans les livres. Tu sais, ils sont une vraie mine de connaissances, me répond-il, très sérieusement.

Un matin, je me réveille en entendant des gémissements. Ayant reconnu grand-père, je saute en bas de mon lit et j'accours à son chevet. Je le vois porter les mains à sa poitrine tout en haletant péniblement. Je cours au téléphone pour signaler le numéro d'urgence 911. Quelques minutes plus tard, on entend la sirène de l'ambulance. Je la vois entrer dans l'allée. Les ambulanciers entrent aussitôt, et je les conduis à la chambre de mon grand-père. Je monte dans l'ambulance qui nous mène à l'hôpital.

À notre arrivée, les ambulanciers l'amènent aux soins intensifs. Je leur demande ce qui se passe, et l'infirmière de l'administration me dit que c'est probablement une crise cardiaque. Ce que je redoutais d'entendre. Je lui demande si je peux me servir du téléphone. Je réussis à rejoindre mes parents. Ma voix étouffée par

l'émotion, je leur explique la situation de mon mieux. Ils me disent qu'ils prennent le premier avion pour venir nous retrouver. Après avoir raccroché, je n'ai d'autre choix que de m'asseoir et d'attendre qu'on m'appelle.

Enfin, une infirmière arrive. Elle m'explique que mon grand-père est hors de danger pour l'instant, mais que c'est quand même assez grave. Elle me dit que je peux rester avec lui toute la journée. Par contre, pour l'instant, il doit se reposer. Elle me laisse quand même aller à son chevet.

Quand j'entre dans la salle des soins intensifs, la vision que j'ai de mon grand-père me sidère. Le voir là, dans cette inactivité terrifiante, je ressens un sentiment d'impuissance. Il est branché à toutes ces machines qui font toutes sortes de sons. Je reste à son chevet durant toute la journée, tantôt lui tenant la main, tantôt lui lisant un livre. Il se réveille quelques fois, mais ne peut me parler.

CHAPITRE



7

Mes parents arrivent tard dans la soirée. Ils voient mon grand-père, mais ne peuvent plus lui parler. Nous sommes retournés à la maison, mais je n'ai pas pu dormir cette nuit-là. Je ne pense qu'aux événements de la journée. Je me demande si j'ai fait tout ce que j'aurais dû faire, en laissant aller mes émotions aux larmes.

Le lendemain, nous repartons pour l'hôpital. Grand-père va un peu mieux et

peut parler. J'entends le médecin dire à mes parents que ça n'allait pas si bien que ça. S'il faisait une autre crise cardiaque, ce serait peut-être fatal. En larmes, je me réfugie dans la chambre de grand-père. Il est éveillé et voit l'état dans lequel je suis. D'une façon ou d'une autre, il devine pourquoi je pleure.

— Tu te rappelles quand je t'ai parlé de ma chatte?

— Oui, lui répondis-je, étonné.

— Je t'ai parlé du cycle de la vie. On naît, on vit, on meurt. Ce qui compte, c'est la qualité de vie qu'on a eue. C'est sûr que ça fait toujours de la peine de perdre quelqu'un que l'on aime. J'ai eu une vie pleine de joie, d'amour et d'agréables souvenirs. Je suis très content d'avoir passé cet été avec toi, à te connaître et à t'aimer. La mort ne me fait pas peur du tout, me dit-il péniblement.

— Grand-père, je ne veux pas te perdre, jamais, dis-je, avec de plus en plus de larmes.

Je sors de la chambre. Mes parents m'amènent à la maison de mon grand-père et retournent à son chevet. J'essaie de m'allonger et enfin, après quelque temps, je m'endors.

Cette soirée-là, je m'en rappellerai toujours. Mes parents sont arrivés, mon père soutenant ma mère en larmes. J'ai compris tout de suite ce qui était arrivé : mon grand-père était mort. Je sors de la maison et cours jusqu'au pigeonnier où je fonds en larmes en pleurant tout mon saoul. Mon père vient me rejoindre après une longue période de temps. Je lui suis encore reconnaissant de m'avoir laissé seul un bon bout de temps.

— Tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas? me demande-t-il.

— Oui. Je ne pensais pas qu'un grand-père pouvait être aussi intéressant et amusant. On a fait tant de choses ensemble. Pourquoi est-ce que je n'ai jamais voulu le connaître plus tôt?

— Quand on ne connaît pas beaucoup quelqu'un, on peut se faire des idées fausses à son sujet. On voit souvent les grands-parents comme de vieilles personnes grincheuses et pleines de rhumatismes. Par contre, ils ne sont pas tous comme ça, m'explique-t-il.

— Oui, je pensais qu'il était comme ça. Comment est-ce que j'ai pu être aussi bête?

CHAPITRE



8

Plusieurs années ont passé depuis cet été-là. Aujourd'hui, j'exprime encore ce même regret. Je ressens ces mêmes sentiments quand je pense à lui, à nos activités ensemble, à cet été-là, le plus beau de ma vie. Avant son décès, mon grand-père a dit à mon père qu'il voulait que j'aie son camion Ford quand je serais assez vieux pour bien m'en servir. Quand je le sors du garage tous les printemps, une bouffée de souvenirs m'assaille immanquablement. Depuis cet été-là, je

suis fier qu'on m'appelle Geoffroy, comme mon grand-père. J'ai ainsi l'impression d'honorer sa mémoire.

Les années suivantes ont été difficiles. Mon grand-père, son expérience et ses paroles de sagesse me manquent souvent. Je m'imagine que, si j'avais fait l'expérience de vivre avec lui, je ne l'aurais peut-être pas autant apprécié! Je l'aurais sûrement tenu pour acquis. Quoi qu'il en soit, il est devenu mon meilleur ami.

Maintenant, je comprends le cycle de la vie. Par contre, comme disait grand-père, ça fait toujours mal quand même.

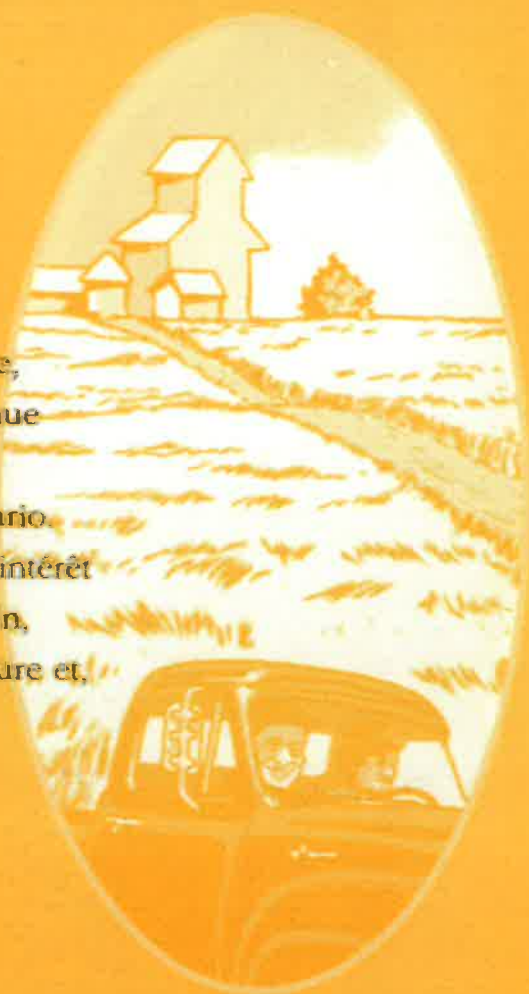
*Quand on aime quelqu'un
Et qu'il nous aime aussi
On le tient pour acquis.
Un jour, il est parti.
Quelqu'un l'amène au loin.
Maintenant, il ne peut plus entendre
Les mots qu'on aurait voulu lui dire...*



Nancy Côté

Native de Val-Senneville,
au Québec, elle est venue
s'installer il y a un an
à Kapuskasing, en Ontario.

Ses principaux sujets d'intérêt
sont la fabrication de vin,
la photographie, la lecture et,
bien sûr, l'écriture!



Ce roman fait partie de la collection CAP-NORD IV. Il a vu le jour grâce au quatrième concours d'écrivains amateurs lancé par les Centres d'alphabétisation populaire du Nord de l'Ontario (CAP-NORD).

Les trois romans de la collection sont :

*Un été chez mon grand-père
Il n'est jamais trop tard
Tout ça pour un peu de pouvoir*